FRC 3 12339 A a
Cass
FRC
27886

RÉPONSE
A LA
DÉNONCIATION
DE L'AGIOTAGE
DE PARIS;
PAR L'ABBÉ D'ESPAGNAC.

Avec la vie du Comte de MIRABEAU.

1787.

RÉPONSE
A LA
DÉNONCIATION
DE L'AGIOTAGE
DE PARIS.

Au Comte de MIRABEAU.

Iniquitates suæ capient ipsum ; improbum. Inquam istum, & funibus peccati sui tenebitur. Ipse morietur, & in abundantiâ stultitiæ suæ oberrabit.

Lib. Prov. cap. 5. è Bibl. tremellii.

Il sera pris par ses propres iniquités. Je dirai celui-ci mal-honnête homme, & il sera entravé par les liens de son crime. Il disparoîtra de la société ; & l'excès même de sa sotte vanité l'écrasera.

SAISI d'indignation à la lecture de votre dernier ouvrage, je m'avance, comte de Mirabeau,

pour éclairer le public ſur votre dénonciation, votre perſonne & vos manœuvres. Je ne puis ſouffrir plus long-tems qu'un ſcélérat, ſe couvrant, tour-à-tour des manteaux les plus ſacrés, ſe feſant une égide des mots de vertu & patrie, oſe s'imaginer qu'il faſcinera les yeux des François, & que votre effronterie puiſſe aller juſques-là que de prétendre à la couronne civique, lorſque l'honnête homme ne vous doit que des mépris, la patrie qu'une expulſion, les loix que des châtimens.

Le motif qui m'anime eſt l'amour de la vérité, le reſpect pour le roi, & tout ce qu'il embraſſe ſous ſa protection; la tendreſſe pour la patrie, la haine pour le méchant, le mépris pour tout ce qui eſt vil & corrompu.

Je ne ſuis ni agioteur, ni financier, ni capitaliſte, ni courtiſan, ni brouillon. En ce moment, je ne ſuis rien qu'un homme : mais je le ſuis; & plût au ciel que vous puiſſiez lire dans mes yeux & ſur mon front, toute l'horreur que vous m'inſpirez ! vous y verriez l'expreſſion du ſentiment univerſel, & je n'aurois beſoin de rien dire.

Je cherche en vain dans votre livre, les principes de la raiſon; ceux de l'extravagance, qui en a quelquefois, n'y ſont même pas. Votre livre eſt abſolument ſans principes. Vous avez compilé, au gré de votre fureur, le menſonge, la déraiſon, les injures, la calomnie, des mots : enfin votre livre eſt le coup de déſeſpoir d'un frénétique qui n'a rien à perdre.

A défaut de principes, il faut donc que je m'en tienne à vos conſéquences; & que je leur oppoſe rapidement mes idées ſur les emprunts, ſur l'agiotage, ſur le bouleverſement que vous vous aviſez de prédire.

Prophete ridicule ! faux Elie ! Vendu aux corbeaux qui vous nourriſſent , n'attendez pas de moi, ſur l'agiotage , de longs raiſonnemens entortillés, obſcurs, froids & frivoles, à la faveur deſquels je puiſſe, comme vous, faire faillir des calomnies ; je ne veux qu'expoſer mes principes pour établir mon droit de citoyen, & me montrer vraiment citoyen, en démaſquant un impoſteur, en déférant un traître à la ſociété, en montrant le comte de Mirabeau tel qu'il eſt, en déchirant, ſur vous-même, cette robe d'innocence dont vous avez dépouillé la vertu, après l'avoir égorgée.

Vous êtes, ſans contredit, le premier frondeur & le dernier politique qui ayiez oſé dire (1) que ç'avoit été un mal de ne pas gréver le peuple, d'un nouvel impôt accidentel. Quand vous parlez ainſi ; eſt-ce un fou qu'il faut enfermer ? eſt-ce un ſacrilege qu'il faut lapider.

Oui, ſans doute, les emprunts ſont onéreux : mais s'ils peſent, l'impôt accidentel écraſe.

Que vous parlez bien de l'impôt en Coſmopolite errant, qui n'en a jamais payé ! ne ceſſerez-vous point de raiſonner ſur des choſes qui ne doivent vous importer en rien ? Homme mort, laiſſez parler le malade ſouffrant, qui va être guéri.

Il eſt des vérités généralement connues ſur l'impôt accidentel. Le comte de Mirabeau eſt le ſeul à qui il faille les répéter.

Il eſt trois vices inhérens à l'impôt accidentel, qui triplent ſa péſanteur ſpécifique : la difficulté de le lever, une fois qu'il eſt impoſé, ſa perception & ſon aſſiſe.

---

(1) Pages 72 & 73.

L'emprunt (je le redis encore, onéreux par ſa nature) eſt infiniment moins onéreux à l'état, que l'impôt accidentel. Il n'a aucun de ſes inconvéniens. Les frais de perception qu'auroit entraîné l'impôt, ſont applicables au paiement des intérêts de l'emprunt. L'emprunt ne néceſſite abſolument qu'une levée de la ſomme préciſe, dont l'état a beſoin l'impôt la double. L'emprunt n'eſt ſubitement extrait, que des mains des gens aiſés. L'impôt tombe d'autant plus ſur la partie ſouffrante des individus de l'état, qu'il eſt ſubit & preſſant. L'emprunt ne perd rien de ſon utilité, parce que la levée des deniers eſt prompte. L'impôt, par la lenteur de la rentrée des deniers, peut être préjudiciable au point de le renforcer pour le négocier avec les traitans. L'emprunt eſt bien en lui-même un impôt indirect, mais il ménage à la ſageſſe du Souverain, le tems de choiſir la circonſtance favorable, où il puiſſe libérer la dette nationnale, par un impôt ſagement combiné, mûrement réfléchi, & par-là même auſſi utile à l'état que l'impôt lui eût été funeſte. C'eſt ce qui arrive aujourd'hui.

Du moment qu'un emprunt a été néceſſaire, le commerce, le jeu des actions ont dû en découler indiſpenſablement.

Les compagnies à qui le gouvernement confie de vaſtes entrepriſes ; toutes les opérations qui néceſſitent de grandes miſes de fonds, néceſſitent les actions, & par conſéquent l'agiotage.

Il eſt vrai, comte de Mirabeau, que vous voulez renverſer toutes les entrepriſes, détruire toutes les compagnies. Que ne voulez-vous pas, pour qu'il n'y ait plus d'agiotage ?

Vous avancez hardiment que l'agriculture & le commerce ſouffrent du jeu des actions. Qui vous l'a

dit ? où ſont vos preuves ? Le ſeul fait que vous citiez, eſt la cherté de l'argent ſur la place de Lyon, que vous portez à huit pour cent. Vous mentez : il n'a jamais outrepaſſé le taux de ſix pour cent, l'an, ou un demi pour cent pour trois mois. J'en atteſte tous les négocians, plus croyables que vous. Le reſte de la France eſt à l'inſtar de Lyon ; il n'y a d'argent cher dans le royaume, que celui qu'on vous prête.

L'agiotage a ſes abus comme ſes avantages. Je n'entrerai point dans la diſcuſſion comparative des uns & des autres : ſur la foi qu'il faut ajouter à tout ce que vous en dites, je renvoie le lecteur à votre traité de la caiſſe deſcompte, où depuis la page 80 juſqu'à la page 124, vous avez expoſé, aſſertion pour aſſertion, préciſément le contraire de ce que vous avancez dans la dénonciation de l'agiotage ; mais en termes ſi précis, ſi clairs, & ſur le même objet, qu'il n'appartient qu'à l'effronterie la plus inſigne, de ſe jouer ainſi de la nation.

Quand bien même vous n'auriez que des vérités à dire ; quand bien même ce n'auroit pas été un outrage à la vérité de paſſer par votre bouche, qu'étoit-il donc beſoin, écrivain miſérable & verbeux, proſateur emphatique & néologue, légiſlateur ridicule ! qu'étoit-il beſoin de nous ſonner en larges mots, tout ce que vous dites ? A-t-on beſoin de vous pour ſavoir qu'un nouveau ſubſide, délibéré & balancé par les plus ſages de l'état, rejetera loin de nous la néceſſité des emprunts ? & parce qu'on s'en occupe, vous venez dire qu'il faut s'en occuper ! Souffleur de comédie, qui vous intriguez pour ceux qui ſavent la piece mieux que vous, que votre travail eſt inutile ! Pour groſſir vos pages nouvelles, vous copiez vos anciennes,

anciennement copiées de quelques autres ; chargés de paragraphes décousus, extraits de livres d'autrui, refondus dans un style à prétention, vous entassez des mots extravagans, cherchez à loisir des folies, des plagiats, du vent, & vous nous apportez cela comme la loi que Dieu même vient d'écrire sur la montagne, où vous seul, sans doute, avez droit de monter !

Il n'est si borné, mais bon patriote, qui ne sache, qui ne soit convaincu que l'impôt assis aujourd'hui avec prudence, justice & raison, n'auroit été, dans nos besoins accidentels, préféré à l'emprunt qu'avec déraison, imprudence & injustice ; que l'on impose actuellement pour ne plus emprunter ; que la guerre, le tems des traités, est une fâcheuse circonstance pour exécuter ce qu'on exécute aujourd'hui ; que puisque les emprunts sont faits, l'agiotage est inévitable ; que lorsque les actions des emprunts ne seront plus, l'agiotage cessera ; que si d'autres entreprises amenoient d'autres actions, le jeu qu'on en feroit, sera de jour en jour plus avantageux & moins nuisible ; parce que l'équilibre dans le jeu naîtra de l'expérience : & vous l'avez déjà dit vous-même dans le traité de la caisse descompte.

Quelle nécessité y a-t-il donc que le comte de Mirabeau vienne catéchiser, là où ses instructions sont inutiles ? est-ce un besoin chez lui, d'imiter ces prédicans Espagnols, qui, la chaise sous le bras, courent la ville, & vont de carrefour en carrefour, débiter un galimathias toujours fardé du nom de Dieu, comme le Mirabeau placarde le sien, du mot de vertu, & sans autre intention, que de ramasser quelques maravédis, s'interrompent

pent au milieu même de la période, du moment que la quête eſt finie.

Quelle extravagance à vous, comte de Mirabeau, de nous annoncer le retour prochain des déſordres de la régence ! quel rapport égal y a-t-il entre le jeu actuel des actions & celui des actions du Miſſiſſipi ? Vous ne connoiſſez point le ſyſtême de Law, ou vous ne connoiſſez point notre ſituation. Si vous les connoiſſez l'un & l'autre, vos alarmes ſont celles d'un fourbe qui crie au feu pour voler la maiſon.

Un ſyſtême qui tend à voler la nation, à s'emparer de tout le numéraire, une compagnie chimérique, dont les bénéfices éventuels, ſuppoſés immenſes, abuſent la France entiere ; des milliers d'actions créés ſans bornes, un papier-monnoie ſubſtitué tortionnairement aux eſpeces, un délire inconcevable, qui ne peut trouver d'explication que dans la fourberie d'un miniſtre intrigant & déſeſpéré ; enfin une banqueroute ſcandaleuſe & déſolante : voilà, ſi je ne me trompe, le tableau ſuccinct de l'époque de Law, voilà l'eſpece de malheur que nous annoncent vos prophéties. Je ne pouſſerai pas la complaiſance juſques à comparer notre ſituation à ce tableau : mais il n'eſt pas d'homme doué d'un peu de ſens commun, qui, dans le comte de Mirabeau, ne voie maintenant, un ſéditieux.

Eſt-ce d'aujourd'hui que ce caractere s'eſt manifeſté en vous ? à la lecture de votre premier ouvrage, votre pere a dit : *voilà le catéchiſme délirant de l'homme le plus ſéditieux qui fut jamais.*

Je pars de ce texte, & je vous dénonce, à mon tour, à la France entiere, comme un eſprit

pervers & turbulent, dont la morale, les paradoxes, les mensonges, l'audace & les écrits tendent à fomenter des troubles dans le royaume, à porter atteinte à l'honneur & au crédit de la nation, à ravir la confiance du peuple aux personnes à qui le roi accorde la sienne, à jetter la division dans l'auguste assemblée que ce prince appelle autour de son trône. Malheur à tout bon citoyen qui lit votre dénonciation de l'agiotage, & qui n'y démêle pas les germes de l'incendie que vous méditez !

Ce n'est point l'agiotage que je défends, ce n'est pas d'un jeu que je suis occupé. Vous-même, comte de Mirabeau, est-ce là votre but ? Ce mal prétendu, contre lequel vous affectez d'élever une clameur faussement patriotique, n'est qu'un prétexte insidieux, qu'un leurre pour imprégner de vos poisons & les foibles & les mal-intentionnés, avec plus de perfidie.

Qui ne seroit saisi d'une sainte fureur à l'aspect du détestable comte de Mirabeau, qui ose adresser à la personne même du roi, ces paroles sacrileges : *Sire, daignez vous rappeller ma prophétie, quand on osera proposer à votre majesté une suspension de paiemens ?*

Un tel blasphême interdit tout commentaire, il porte avec lui l'accusation & la condamnation du téméraire qui osa le prononcer, l'écrire & l'adresser.

Vous êtes donc prophete ! qui êtes-vous ? d'où tenez-vous votre mission, comte de Mirabeau ? hé bien ! ne le vois-je pas, cet énergumene en délire, qui va me répondre qu'il est citoyen, qu'il tient sa mission de la patrie, de sa vertu, de son courage ?

Encore un instant, imposteur ; je le peindrai ton courage & ta vertu !

Homme sans pudeur, homme privé de toute affection sentimentale, es-tu donc le seul des François qui ne soit pas pénétré de cet attendrissement respectueux qui nous remplit, à l'aspect de cette époque mémorable du regne de LOUIS XVI !

Adorons ce prince, bon roi, bon pere, bon mari, bon frere, qui rassemble autour de lui les notables de son royaume, les consulte sur les moyens de rendre la France heureuse, d'en étendre, d'en assurer la fécilité, la paix, l'union & la gloire. Comme sous le même toît, j'allois, dans mon enfance, avec mes freres à l'entour de mon pere, qui tendre & touchant, le sourire de l'amour paternel sur la bouche, nous dispensoit, avec prudence & bonté, les devoirs & les plaisirs ; je vois ainsi, dans la même maison, un jeune monarque, pere de la plus belle famille de l'univers, traiter avec ses enfans, de leur propre bonheur, pour qu'il ne manque rien au sien.

Et voici que le serpent Mirabeau vient empoisonner cette enceinte digne des regards du ciel. Un reptile impur ose lancer son venin dans ce sanctuaire de notre France.

Non qu'il puisse m'entrer dans l'esprit, que de cet illustre conseil on daigne jetter sur lui un regard même de colere ; un tel honneur appartient-il à celui-là que rougissent d'approcher les hommes sans vertu qui la respectent encore ?

O combien ton cœur est ulcéré, comte de Mirabeau, d'épuiser tous les dédains de ce sage dépositaire des volontés du roi ! qu'es-tu donc, être abjet, pour trouver place dans sa pensée, à

côté des auguſtes deſſeins qui l'occupent ? le venin que tu couves eſt en raiſon du bien qu'il projette. Tu trépignes de rage, & lui, tranquille & gracieux, expoſe aux notables de l'état, avec douceur & nobleſſe, avec élégance & ſimplicité, avec force & ſentiment, les volontés d'un maître qui veut le bien. Modérateur patient & lumineux, heureux toutefois de ne conférer qu'avec des cœurs patriotes & dignes du prince qui les a choiſis, il combat, lui ſeul, les préjugés de tous les âges, les intérêts particuliers, l'eſprit des corps, les influences des rangs divers, comme celles des divers climats ; rien que par les ſeules armes de la vérité, du ſentiment, de la perſuaſion intime, il réunit les ſuffrages & en porte, avec tranſport, le tribut à ſon roi, comme le gage le plus éclatant de ſon amour, de ſon reſpect & de ſon zele.

O qu'après de telles images, il eſt faſtidieux de parler de vous, comte de Mirabeau ! mais il le faut, c'eſt le devoir de celui qui connoît l'impoſture d'un écrivain incendiaire, de montrer à tous, quels ſont les principes, les actions & les motifs de cet écrivain.

Voyons, comte de Mirabeau, ſi après l'expoſé de vos œuvres, il vous reſtera aſſez d'effronterie pour crier encore :

Penſes-tu qu'un inſtant ma vertu démentie
Puiſſe mettre en balance un homme & la patrie ?

Je ne me bornerai pas à indiquer que vous avez mal raiſonné, que vous avez méchamment & dangereuſement raiſonné : je veux vous prouver que vous n'avez pu, ne pouvez & ne pourrez jamais

que mal, méchamment & dangereuſement raiſonner. Vous nous parlez ſans ceſſe de la beauté de votre ame ; à chaque paragraphe vous vous appuyez de votre vertu, vous n'êtes inſpiré que par elle & le courage ; & moi, je veux montrer, non à vous, qui le ſavez depuis long-tems, mais à la France à qui vous en impoſez, que vous êtes un homme ſans principes, un eſcroc, un proxenette, un ſcélérat, un lâche. C'eſt une de vos manies de vouloir paſſer pour un homme d'état, un politique conſommé, un homme à prodiges dans l'art de gouverner ; je veux apprendre non aux perſonnes d'état, qui vous ont jugé à la premiere vue, mais à la France, que vous n'êtes qu'un charlatan ſans ſyſtême, comme ſans pudeur, qu'un bavard ridicule ; qu'un ſot à enchevêter toutes & quantes fois qu'il plaira au moindre petit génie, même à moi, de l'entreprendre.

Vous nous faites ſonner bien haut le mot de patrie, votre qualité de citoyen, votre naiſſance ; ce ſera pour moi l'affaire de quatre phraſes, d'apprendre non à votre famille, non à vos juges, non à vos guichetiers, non au bourreau, qui n'eſt pas ſans avis ſur votre compte ; mais à la France, que celui-là, qui parle de ſa patrie, doit avoir un pere, & vous n'en avez pas ; que celui-là qui ſe dit citoyen, doit avoir des foyers, & vous êtes un vagabond ; que celui-là qui ſe donne des titres, ne peut les tenir que de celui qui lui donna le jour : Or celui qui vous engendra, vous a renié pour ſon ſang ; comment vous auroit-il moralement laiſſé des titres ? vous n'êtes rien.

Vous avez de la vertu ? vous ? montrez-nous un acte de vertu de votre part, ou plutôt montrez-nous un ſeul de vos pas qui n'ait pas tendu au

crime ? tous les liens qne la vertu imagina pour donner à l'homme ſocial, de plus sûrs moyens de l'adorer, de la traduire en exemple, n'ont été pour vous que des raiſons de mal faire. Fils, vous vous êtes montré dénaturé, & l'éloignement qui vous a ſauvé de conſommer un parricide phyſique, n'a pu vous garantir d'un parricide moral ; ne pouvant égorger votre pere, vous l'avez affiché, inſulté, & calomnié ; votre main ne pouvant verſer du poiſon dans ſes alimens, votre plume a diſtillé ſur ſon ame, ſur ſa réputation, tout le fiel des couleuvres dont vous êtes coëffé, non moins que les furies. Dans vos diſcours, dans vos écrits ſacrileges, vous vous êtes fait un jeu barbare & féroce de navrer de douleur & d'amertume la vieilleſſe de celui qui veilla ſur votre enfance : exemple mémorable d'ingratitude dans un fils ! fatalité remarquable dans un pere qu'il ſemble que la nature ait voulu punir de l'avoir aidée à jetter un monſtre ſur la terre !

Rejetté loin du toît paternel, expulſé, pour ainſi dire, de la patrie dont vous parlez, en quels climats, en quelle cité avez-vous repoſé vos vices, qu'ils n'y aient laiſſé des traces de leur peſtilence ? En France, en Hollande, en Angleterre, en Suiſſe, à Geneve, en Allemagne, je vois gémir vos dupes.

Les ſubtilités, les aſtuces de la filouterie, partout vous les avez employées, non-ſeulement pour manger le pain que ne pouvoient vous procurer vos prétendus talens ; mais pour aider votre impudence à ſe produire avec ce luxe, cette oſtentation, qui accéléroient les crimes que vous méditiez. Que l'huiſſier ſonne la trompette pour convoquer vos dupes, & nous verrons ſortir une foule

d'accuſateurs plus nombreuſe encore que les forfanteries, dont vos livres ſont pleins.

Epoux ; vous êtes devenu l'horreur d'une nouvelle famille. Tout ce que la cautelle, la perfidie, l'arrogance, la brutalité peuvent inſpirer à une ame vicieuſe, vous l'avez pratiqué. Epoux ; vous empoiſonnâtes le lit nuptial. Dans la ville d'Aix, les épouſes malheureuſes, les peres infortunés, les amis pleurant ſur l'ingratitude de leurs affidés, les ſociétés raſſaſiées d'un bel eſprit inſolent, n'appellent plus leurs époux, leurs enfans, leurs amis indignes, leurs convives faſtidieux, que du nom DE COMTE DE MIRABEAU ; c'eſt ainſi qu'à Paris, le nom de DESRUES eſt l'explétive de ſcélérateſſe. Vous qui provoquez ſans ceſſe la terre à vous démentir, démentez-moi, ſi vous l'oſez. Et m'apportaſſiez-vous en défenſes, mille volumes de mots, je me contenterai de compulſer les regiſtres du parlement de Provence, & j'y trouverai ce réſultat, que malgré les ſoupleſſes de votre hypocriſie, malgré les ſollicitations d'un pere abuſé par vous, au point d'oublier vos ingratitudes paſſées, malgré votre prétendue éloquence & vos fallacieuſes invocations à la vertu, ce tribunal auguſte & ſuprême a mis une barriere entre vous & votre épouſe infortunée. Il vous a déclaré, comme époux féroce, corrupteur, adultere, raviſſeur, frippon, malicieux & dénaturé, indigne d'appartenir à la compagne que le ciel vous avoit donnée. Et tant votre réunion ſembloit préſager de crimes, la juſtice a mieux aimé vous les épargner, que de haſarder un nouvel eſſai de cette influence des vertus, & de la beauté d'une épouſe ſur le caractere vicieux d'un époux.

Il n'étoit réſervé qu'à vous, de promener le vice de parlement en parlement. J'entre dans le greffe de la tournelle de Beſançon, & le nom du vertueux comte de Mirabeau s'y préſente à ma vue, coté & paraphé de toutes les manieres. J'ouvre les annales des forfaits, & j'y trouve que le vertueux comte de Mirabeau, dédaignant les routes vulgaires & l'unité de crime dans une action, a raſſemblé dans une ſeule, la corruption la plus raffinée, le viol des loix les plus ſaintes, l'eſcroquerie, la ſéduction, non ſentimentale, mais pécuniaire; enfin, le croiroit-on d'un loyal comte? le ſacrifice de ſa victime, & la lâcheté la plus vile à l'abandonner.

Le vertueux comte de Mirabeau, accueilli, à la faveur de ſes *jongleries*, dans les hautes ſociétés, y ſéduit l'épouſe d'un préſident, la conduit à fuir avec lui; mais, toujours grand politique, ainſi qu'il nous dit être, il contraint ſa malheureuſe amante à voler ſon mari. Chargé des dépouilles de l'homme, dont il déchire le cœur & ſouille la couche, il fuit dans l'étranger: on pourſuit le coupable & ſa victime; un ſeul homme vient arrêter la femme qu'il tient dans ſes bras; la peur ſaiſit le courageux raviſſeur; il l'abandonne, & caché dans le tuyau de la cheminée, ce ramonneur de nouvelle eſpece y entend de ſang-froid, les cris, les gémiſſemens de l'amante que l'on entraîne, & qui, malgré l'abandon de la douleur, accuſe, par ſa diſcrétion ſur l'auteur & le témoin de ſes maux, la lâche puſillanimité du vertueux comte de Mirabeau.

Vous craigniez pour vos jours, me direz-vous, vertueux comte? mais vous, qui oſez dire à votre maître, que *vous donneriez votre vie pour*

ſervir

ſervir dignement la magnanimité de ſes intentions (1) : pourquoi ne l'avez-vous pas expoſée alors pour délivrer la femme que vous ſeul aviez rendu coupable & malheureuſe ? étiez-vous ſon amant ? ah ! non, ſans doute. Et comment prouver mieux que vous aviez ravi la femme pour l'argent, plutôt que l'argent pour ſubſtanter la femme ? l'argent étoit dépenſé, la femme étoit à charge ; vous l'abandonnez, & ſans la crainte qui vous glace, peut-être aideriez-vous vous-même à l'archer qui vous en délivre ? Vertueux comte, étiez-vous amant dans cette criſe ? Interrogez l'amant de la derniere claſſe des hommes, & demandez-lui s'il fuiroit dans la cheminée en pareille circonſtance ; je le vois ſe roidir les muſcles à votre queſtion, &, n'eût-il pas d'amante, s'en créer une pour la défendre.

Oui : je le répete, ſans la peur qui vous criſpoit alors, vous euſſiez pouſſé du pied, ſur les marches de l'eſcalier, l'infortunée qui s'y laiſſoit traîner pour vous quitter plus lentement.

C'eſt peu. Votre fuite eſt vaine : vous en ſortez de cette cheminée, plus noir que jamais ; on vous arrête. Votre famille alarmée ſur la néceſſité où ſe trouvent les tribunaux, de clouer avec rivûre ſon nom ſur un gibet, votre famille éplorée vous tend les bras ; heureuſe de mentir, quand la nature le commande, elle pallie vos forfaits au pied du trône ; M. le garde-des-ſceaux la conſole par la promeſſe d'une évocation, on vous attire dans les priſons de Pontarlier pour y remplir les formes ;

(1) Page 5 lettre du roi.

votre parent, le marquis du Saillant, vient, avec célérité, vous apporter des ſecours & des conſolations ; mais, le péril imminent à peu près conjuré, vous écrivez, ſous les fers mêmes qui vous grevent, un libelle contre le parlement. Peut-être, direz-vous, c'étoit juſtification ; mais vous en tracez un autre plus atroce contre M. le garde-des-ſceaux ; enfin, pour ne pas foiblir en ſi beau chemin, vous adreſſez, à votre pere même, une lettre volumineuſe, où, perdant tout reſpect filial, vous ajoutez à l'inſulte, un amas d'horreurs contre ce même marquis du Saillant, qui veille nuit & jour à la ſûreté de cet honneur, qui, depuis ſi long-tems, vous eſt à charge.

A ce comble de frénéſie & d'impiété, le parlement, juſtement indigné, vous pourſuit en toute rigueur ; vous alliez périr, comme vous avez vécu, chargé d'ignominie, ſi M. le baron d'Eſpagnac, ami conſolateur de votre pere, & dont la mémoire eſt ſi précieuſe aux belles ames, n'eût coopéré à vous ſauver de la mort, & de l'extrême honte, à force de pas, de ſollicitations & de protection particuliere : & c'eſt le fils de ce protecteur ſalutaire & gratuit, que vous outragez aujourd'hui, de la maniere la plus infame ?

Le ſalut de votre tête n'eſt pas le ſeul bienfait dont vous ſoyez redevable à la maiſon d'Eſpagnac ; une partie de votre ſubſiſtance eſt encore un de ſes bienfaits. Quand vous ſerviez en Corſe, ſous le nom de Pierre Buſſiere, vos diſſipations, votre inconduite vous avoient réduit dans un tel état de détreſſe, qu'il ſeroit honteux & déshonorant au moindre goujat de l'armée, d'en faire l'aveu : vous étiez officier, & vous avez écrit & ſigné cet aveu avec une telle ſpontanéité, qu'on

diroit que ç'a été pour vous un objet de gloire, de paroître mépriſer ce premier bien d'un gentilhomme, l'honneur. Ce fut alors qu'à la ſollicitation preſſante de M. le marquis de Puimarets, frere de M. le baron d'Eſpagnac, ainſi que vous l'avouez, vous obtîntes une gratification de cinquante louis. Rappellez-vous quelle fut votre conduite déshonorante à cette époque ; & dites-nous ſi c'étoit une gratification que vous *méritiez* ?

Mais vous avez abjuré, dites-vous, l'infamie de votre jeuneſſe (1769) ; le repentir vous a rendu à la vertu : quelle impoſture exécrable ! Voyons quel eſt le chemin que vous teniez en 1784, & comment vous marchiez à la vertu.

Vous allez à Londres, eſcorté de la plus affreuſe miſere. Un ſecrétaire (le ſieur *Hardy*) vous accompagne pour ſon malheur. Avant de quitter Paris, vous eſcroquez, à cet homme, ſix louis, avec une ſoupleſſe, qui n'appartient qu'à vous. J'en ai la preuve de votre main. Ces ſix louis, vous ne les avez jamais rendus.

A Londres, vous eſſayez de tenter la curioſité publique, & de tâter la publique bourſe, par vos *conſidérations ſur l'ordre de Cincinnatus*. Vous vous targuez, dans ce livre, de votre vertu accoutumée, de votre nobleſſe, de la délicateſſe de vos ſentimens, de votre déſintéreſſement, & vous compoſiez ce livre non ſeulement pour du pain, mais par les motifs les plus vils. J'en ai la preuve écrite de votre main, en date du 31 août 1784. La triſte deſtinée de vos talens, en Angleterre, vous force à congédier le ſieur *Hardy*, que vous ne pouvez nourrir, & quand il faut lui payer trente louis d'appointemens convenus, vous em-

ployez cette monnoie qui eſt bien de vous : *en France, je me mettrois à cheval ſur mon interdiction : à Londres, je nie la dette.* Les tribunaux ſeuls ont le pouvoir de répondre à ces paroles, plus effrontées encore que honteuſes. Le ſieur *Hardy* vous fait arrêter. Vous êtes élargi ſous caution. Alors, la vengeance vous inſpire un crime unique & ſans exemple. Il s'agit de perdre le ſieur *Hardy :* que faites-vous ? Vous imaginez de mettre à profit le patriotiſme anglois. Vous vous confeſſez auteur d'un ouvrage au détriment de la France, & vous accuſez le ſieur *Hardy* de vous l'avoir volé, pour le ſacrifier au miniſtere françois ; cette accuſation eſt couronnée par le ſerment juridique, que vous faites d'avoir payé le ſieur *Hardy :* de maniere que par la perte de ce procès, fait & jugé en dix-ſept jours, tant le crime & l'innocence étoient évidens, vous demeurez convaincu d'être, ou de vous dire gaiement traître envers la patrie ; d'être un voleur, un calomniateur, un parjure. Ces quatre diviſions, d'un ſeul crime, leſquelles ſont chacunes dignes de mort, ne coûtent à votre vertu, qu'une minute d'imaginative.

La citation que vous faites de la compagnie de brigands anglois, qui inſtruiſoit des hommes à voler, pour percevoir le prix de la dénonciation qu'elle faiſoit enſuite des voleurs, ne prouve-t-elle pas que vous gardez un recueil de crimes choiſis, pour ſoulager votre imagination occupée à fournir le pendant de chacun de ces crimes ? Parlez-nous donc du pilori anglois ?

Parlez-nous donc de votre vertu, vertueux comte ?

Oſez me démentir, courageux citoyen ? l'oſez-vous ? J'évoque mes témoins ; & le premier qui

s'éleve, eſt le dernier que ſur la ſurface du globe, on imagineroit d'atteſter ; c'eſt votre pere.

Que dis-je ? vous n'en avez point de pere, il vous rejette ; il vous maudiroit encore ſi vous n'aviez pas, dès long-tems, épuiſé toutes ſes malédictions. Et vous parlez de votre patrie ? & vous écrivez pour la patrie ? hé ! juſte Dieu ! à quel excès d'aviliſſement ſeroit-elle réduite cette patrie, ſi c'eſt du citoyen Mirabeau que doit lui venir ſon ſalut ! ſi c'eſt de la même vertu, que je viens de dépeindre, que découlent les principes moteurs & génératifs du citoyen Mirabeau !

Si le triple airain ne couvroit pas votre front, comte de Mirabeau, combien ne rougiriez-vous pas au ſeul nom de patrie ? quelle idée ce nom réveille-t-il une maiſon paternelle, liée à la famille commune, des parens, des amis, des alliés, des poſſeſſions à faire fructifier pour eux & pour l'état ; la tâche de fils, de frere, d'époux, de pere à remplir, une vocation honorable à ſuivre, un travail qui lie l'individu à l'œuvre générale du royaume, voilà ce qui conſtitue le citoyen. Avez-vous un ſeul de ces caracteres, comte de Mirabeau ? vous êtes ſans aſyle, ſans parens. Si je cherche vos domiciles les plus conſtans, je ne trouve que les priſons de Vincennes, le château d'If, le château de Joux, la Geole, où tour-à-tour juſtement enfermé, tantôt forçat de la prudence paternelle, & tantôt coupable forcené, vous avez renforcé les poiſons de votre ame, & rongé, de vos dents acérées, les barreaux de vos priſons, pour vous exercer à déchirer d'autant plus profondément, tous les objets de reſpect & de vénération.

Je vous défends de parler de patrie ; la nation vous ordonne de ne plus profaner le nom de citoyen ; & si les bons esprits sont étonné de vous voir vivre sous le sol françois, je leur montrerai le serpent qu'on y souffre, mais qu'on écrase quand il se montre.

De quel droit, comte de Mirabeau, vous avisez-vous de parler de l'état ? qu'y a-t-il de commun entre lui & vous ? Il ne s'est occupé de vous, que pour vous charger de fers, que pour vous punir de vos crimes, que pour les pardonner à votre famille, & vous voulez lui tracer des loix ?

Est-il rien de plus orgueilleusement extravagant, politique Mirabeau, que cette présomption insolente, avec laquelle vous annoncez que, hors de vos opinions, il n'y a point de salut, que *la société sera dissoute*, si l'on ne prend vos remedes ?

Que dirons-nous de cette modeste confiance avec laquelle vous dites à la France, vous insinuez aux notables, que vous êtes à-peu-près le seul pharmacopole en état d'administrer ces remedes ? sans la dignité des objets qui forcent à l'indignation, pourroit-on ne pas rire de voir avec quelle folie vous semblez ne pas douter un instant, qu'à la premiere lecture de vos pages, on va tout renverser, tout culbuter ? pourrait-on ne pas prendre en pitié cet espoir évident dont vous êtes rempli, que l'état, vous posant sur les débris des colosses, dont la chûte ne vous aura coûté qu'un souffle, se reposera entiérement sur vous, du soin de les refondre au gré de votre génie ? Non, non : il ne faut pas laisser vos lecteurs éloignés, foibles & crédules, en proie à la subtilité de vos projets. Si vous n'avez aucune des qualités qui

font l'homme d'état, vous avez toutes celles d'un charlatan. Peu vous importe le bonheur du royaume, nous le ſavons bien : pourvu qu'à l'audace de vos phraſes, qu'à l'importance de la matiére que vous oſez traiter, qu'à la cynique effronterie de vos inſultes, le débonnaire étranger, vers lequel vous méditez vos excurſions, s'imagine voir dans la perſpective, le comte de Mirabeau, l'homme de France le plus près de la puiſſance, puiſqu'il outrage celle de l'état ; le plus accrédité à la cour, puiſqu'il parle au roi avec une prétendue énergie ; le plus évidemment déſigné pour tout réformer, puiſqu'il eſt ſi tranchant : pourvu, dis-je, que vous jettiez ce preſtige ſur les chemins que vous allez parcourir, cela ſuffit à vos projets : alors vous paſſerez dans ces chemins, ſemant à droite & à gauche, l'impertinent menſonge, mille contes ridicules ſur votre prépondérance dans le royaume, mille impoſtures ſur vos relations, mille encore ſur vos miſſions ſecrettes. Avec cet attirail bien placardé, bien rapiécé de morgue, d'inſolence, de bavardage, myſtérieuſes ſimagrées, & d'une allure de géniomane, vous vous promettez bien d'emprunter de toute main, de ne payer d'aucune ; de vivre ainſi, chaſſant le jour ſur la nuit, & la nuit ſur le jour, ſans autre but que celui de dépenſer, de jouir, & de faire un coup ſi vous le trouvez à faire.

O ! vous tous, étrangers & régnicoles, auprès de qui le charlatan Mirabeau pourroit aller un jour ſonner de la trompette, gardez-vous de croire à ſes preſtiges ; & ſachez que le jongleur qui pérora vingt fois ſur votre place & lui, ſont deux hommes abſolument ſemblables. Ses diſcours, ſes

phraſes ſont bannales comme celles du jongleur : il vous vantera ſes liaiſons avec les miniſtres, c'eſt un menſonge ; tournez-lui le dos à la premiere période ; ſans cette précaution, vous ſerez forcés d'entendre, lui Mirabeau, vous dire qu'il veut culbuter les miniſtres ; là ce ſera l'un ; là ce ſera l'autre ; que l'affaire eſt en train, qu'il eſt l'ame de cette affaire ; que l'on lui jette des ſommes à la tête pour faire taire ſa *vertu* ; mais que ſa *vertu* ne s'eſt jamais abaiſſée à les ramaſſer ; qu'il n'a dépendu que de lui, de gouverner trois ou quatre rois de l'europe, mais qu'il ſe doit à *ſa patrie*, que *ſa patrie* l'attend pour opérer la grande révolution ; que le vice, la ſottiſe, l'impéritie & *l'immortalité* ne s'occupent plus qu'à cacher au roi ſon génie tutélaire ; mais que, bientôt, *les émanations de ſon ame de feu*, *les rayons de ſon intelligence* iront *frapper le trône*, d'où ils ſe *réfracteront* ſur les *confins de l'empire de la raiſon ;* & qu'enfin, grace à lui ſeul, & ſans le ſecours des *Magnats*, la *bouffiſſure maladive* de l'état diſparoîtra, pour faire place à *la plus grande latitude de la liberté.*

Après ce galimathias jetté, çà & là comme des dragées, cet empirique, fort adroit à obſerver ſi vous les ramaſſés, cet ennemi des *emprunts*, ne manquera pas de vous emprunter cinquante, cent louis, avec une preſteſſe, une aiſance fort embarraſſante, que le futur miniſtre empochera ſans être embarraſſé ſur le rembourſement.

Oh ! ça, politique Mirabeau, n'eſt-ce pas une farce dégoûtante de vous voir jetter au milieu de l'aſſemblée des notables & en face de Louis XVI, une prétendue dénonciation auſſi emphatique que la ſource en eſt obſcure. O lecteurs de cette dénonciation !

nonciation ! vous imagineriez vous que cette ſortie audacieuſe eſt la démarche de quelques *agioteurs à la baiſſe ?* & de quels agioteurs encore ? d'un Claviere. Quel eſt ce Claviere ? un ex-Genevois, plein d'eſprit, à la vérité, bien fin, bien ruſé, porteur d'une tête bien mieux organiſée que celle du *politique Mirabeau*, mais d'un cœur également pervers, ce *Claviere*, Auteur de la derniere révolution de *Geneve*, qui s'y montra auſſi adroit à envahir toute l'autorité, que faible à la ſoutenir, que lâche à la vendre & la liberté de ſon pays avec elle ; ce Claviere eſt le chat qui voudroit tirer les marons du feu avec la patte de Mirabeau. Le *grand génie*, le *politique Mirabeau* eſt le ſpadaſſin ſoudoyé de cette clique, laquelle rejette les frais de l'*eſcrime* ſur les mieux bridés de la troupe ; &, juſqu'ici, il n'en coûte guere, pour cette ſéance, que trois ou quatre mille francs : ce n'eſt pas cher pour un futur miniſtre.

Dites-nous, comte de Mirabeau, qui ne prétendez à rien moins qu'à régir les empires, en quelle eſtime faut-il tenir votre politique ? Le premier mot de votre livre nous annonce que vous étiez à Berlin. Qu'y feſiez-vous ? Si l'on veut vous en croire, la cour de France s'y repoſoit ſur vous, de ſes intérêts les plus grands & les plus ſecrets. C'eſt une impoſture. Vous êtes allé à Berlin, pour vous emparer de la volonté du nouveau roi. Aſſurément, il ne faut que vous connoître, pour juger, qu'en ce projet, il n'étoit pour votre génie, aucune difficulté. Je ne ſais ce dont il faut le plus s'étonner, ou de votre audace, ou de votre impéritie. Quand finira l'aveuglement où vous êtes ſur les prétendus preſtiges de votre ſtyle ? vous n'avez pu ébranler une pompe

à feu, & vous ne balancez pas à courir bouleverſer un royaume !

Pauvre tête ! c'eſt donc avec une lettre que vous allez mettre à fin ce bouleverſement ?

Lecteurs abuſés par l'extravagant Mirabeau ! voyez enfin combien le moindre de vous lui eſt ſupérieur en imaginative, en prudence & en capacité.

L'immortel Frédéric eſt ſur le bord de la tombe. Toutes les ames admiratives, idolâtres de ces qualités brillantes, que les héros ne nous montrent qu'à de longs intervalles, tremblent pour les jours d'un roi qui honorera long-tems le ſceptre, la balance, la plume & l'épée. Le comte de Mirabeau, qui n'honore aucune de ces choſes, a écrit depuis long-tems dans Paris, une lettre injurieuſe ſur la mort de Frédéric II, tandis que Frédéric II étonne encore l'Europe. Que dites-vous de la vertu du comte de Mirabeau ? impatient d'orgueil, ce précoce nécrologue lit, dans Paris, cette lettre à ſes débonnaires admirateurs. Que dites-vous de ſon reſpect & ſur-tout de ſa politique ?

Les jours de Frédéric ſont menacés, le comte de Mirabeau vole à Berlin, & la ſatyre du vieux monarque en poche, il va lui préſenter ſes hommages. Que dites-vous de la beauté de ſon ame, de ſon courage ? n'eſt-ce pas là braver le danger en magnanime écrivain.

Frédéric meurt : & le nouveau roi reçoit l'épître.

Sire,

Vous êtes Roi.....

Ce début n'eſt-il pas merveilleux ? Vient enſuite tout le catéchiſme royal, qui ne tend rien moins qu'à arrondir tout ce qui eſt quarré, qu'à arrondir tout ce qui eſt rond ; & c'eſt le comte de Mirabeau qui veut, qui doit opérer tout cela, & il le croit ! il appelle cela de la politique.

Les documens énoncés, arrive l'oraiſon funebre d'un héros de qui le comte de Mirabeau n'obtint jamais que du mépris.

Il eſt mort, enfin ; la main de Dieu s'eſt appéſantie. L'heure eſt venue.....

Quelle adroite métaphore ! parler de Dieu ; de la religion, ſes plus grands ennemis ! étouffer ainſi ſes reſſentimens ; quelle nobleſſe !

Le moindre client cache ſes plaidoyers, ſes moyens d'attaque & de défenſe, pour étonner ſes adverſaires & faire triompher ſa cauſe ; le comte de Mirabeau, qui ne doute de rien, & au génie duquel rien ne peut échapper, ne ceſſe, avant & après la tranſmiſſion de ſa lettre au roi de Pruſſe, de courir tout berlin pour y lire, de ſociété en ſociété, ſes offices épiſtolaires : les plus chers confidens du monarque ſont les premiers qu'il choiſit. Eſt-il rien de plus adroit ? de plus diplomatique ?

Si ſa majeſté Pruſſienne ne fait aucun cas du *palladium des empires* ; ſi les dédains, les mé-

pris du monarque, pour le comte de Mirabeau, ſont gradativement épouſés par les courtiſans & les valets même de ſa cour ; ſi l'écrivain pédagogue ſe trouve en butte à la haine univerſelle ; s'il détermine l'éloignement ſubit de la cour Pruſſienne pour les François : le comte de Mirabeau, fécond en reſſources, ſaura bien conjurer de tels orages ; à toute force il doit gouverner la Pruſſe.

Il eſt dans le monde une ſoi-diſant marquiſe de Fleury, digne objet de l'admiration du comte de Mirabeau : il la mande à Berlin. L'aſpaſie de ce nouveau périclès eſt, en arrivant, baptiſée, catéchiſée, initiée, revêtue de la tunique baptiſmale, & le *dénonciateur de l'agiotage* la gliſſe vers le Trône. Qu'on me trouve de ruſe à la fois plus ſubtile & plus innocente ? quelle délicateſſe ! quelle vertu ! quel patriotiſme ! quelle élévation de ſentimens ! quelle politique !

Voilà citoyens, quel eſt le comte de Mirabeau. Rendez-lui la juſtice que le gouvernement pruſſien lui a rendue. Il a été chaſſé de Berlin, ſans ménagement, avec la ſcélérité & les formes que l'on met à chaſſer un proxenete. Il a été chaſſé ſous le terme le plus brief, lui comte de Mirabeau, & ſon acolyte le ſoi-diſant marquis *de Luchet*.

Le *marquis* de Luchet, paraſite indigent, trompette, agent ſecret, & fauteur des baſſes menées du comte de Mirabeau, eſt venu à Paris avec, ou en même tems que ſon digne patron. Il y eſt avec lui, ſans ceſſe avec lui.

Interlocuteur adroit des ſcenes que prépare le comte de Mirabeau ; il a la charge de le prôner, de répandre ſes admirations ſur ſon génie, ſur ſa vertu, ſur ſon courage ; il a le ſignal pour ſéduire, à la ſortie momentanée & préméditée du comte,

tout un cercle de crédules admirateurs & de faciles croupiers, pour s'extaſier ſur les mérites, de toute eſpece, du ſublime comte, ſur ſon éloquence, ſur ſa magnanimité, ſur-tout, à ſacrifier les offres brillantes du roi de Pruſſe aux intérêts de la *patrie*. Mais le zele du comte eſt ſi ardent, ſa belle ame eſt ſi noblement échauffée, que ce *fou* vertueux oublie ſon exiſtence même. Soudain le comte rentre, la naïveté eſt ſur ſa bouche, la patrie eſt dans ſes yeux; il a l'air de ne rien ſavoir; les ſignes vont leur train; les aſſiſtans admirent le héros, on fait fumer l'encens, on le conjure de penſer à lui, mais c'eſt en vain? il veut être le martyr de la *vertu*; on a beau lui parler; LA PATRIE! LA PATRIE! LA PATRIE parle; tout doit ſe taire.

Cette comédie incroyable ſe joue tous les jours, ſe répete par-tout, ſous vingt modifications différentes; &, dans ces paſquinades, l'aveuglement & la fourberie ſont non moins comparables que ſurprenans.

Et vous figurez-vous, comte de Mirabeau, de nous en impoſer long-tems? & vous avez l'audace de dire:

J'ai appris la convocation d'une aſſemblée de notables, auſſi-tôt je me ſuis dit: dans cette occaſion ſolemnelle, tu paieras le tribut de ton faible talent à ton pays & à ton roi.

Quel eſt donc le tribut que vous voulez payer à votre roi, comte de Mirabeau? de quel talent voulez-vous parler? je frémis de vous entendre. Vous adreſſez une lettre au roi de Pruſſe; écrivain mépriſé, vous vous rendez proxenete plus mépriſable encore: vous en recevez le prix; on vous chaſſe. Et reprenant à Paris les principes de

votre ſyſtême pruſſien, vous adreſſez de nouveau une lettre au roi de France : vous, comte de Mirabeau ! quelle inſolence ! Cette lettre eſt conçue par votre imagination flétrie, &, au nom de votre ame corrompue, vous la tracez, & la préſentez de votre main impure ? où ſera le terme de vos témérités, de vos ſacrileges ? Vous, comte de Mirabeau, écrire à LOUIS XVI ! approchez de la perſonne de ce prince ! de ce prince qui, prenant pour modele, le plus grand des rois, *CE CHEF DE SA BRANCHE, DONT LE NOM EST RESTÉ CHER AUX FRANÇOIS, ET DONT IL VEUT SE FAIRE ET SE FAIT GLOIRE DE SUIVRE TOUJOURS LES EXEMPLES*, a vu, dès le premier jour de ſon regne, que le premier ſoin d'une ame vertueuſe, dans l'imitation des grands hommes, eſt d'éviter leurs défauts, pour mieux atteindre à leurs vertus !

L'extrême indignation ordonne le ſilence. Il eſt inutile de rien plus ajouter, pour ce moment, à l'improbité du comte de Mirabeau : je le dévoue & le livre au reſſentiment public. Tel je l'ai peint, tel il eſt. Qu'il me démente ; qu'il entaſſe déclamations ſur déclamations ; négative ſur négative : ma lettre, comte de Mirabeau, repoſe ſur des faits qu'il faut détruire ; mais je vous défie d'y répondre cathégoriquement. Au reſte, répondez-moi, ne me répondez pas, je vous préviens qu'il ſe prépare un réſumé de votre vie depuis l'année 1749, époque de votre naiſſance, juſqu'au 27 Mars 1787. On y montrera le développement de votre caractere toujours un dans l'aſſemblage de tous les vices ; chaque phraſe y notera un de vos crimes ; on y verra, ce qui n'a jamais paru, un cours ſuivi de ſcélérateſſe, avec

des progreſſions annuelles, qui ſont préjuger un phénomene infernal, ſi beaucoup de jours vous ſont encore deſtinés ; une gradation de vice ſi méthodique, qu'elle n'eſt intercallée d'aucune bonne action, même d'aucune action neutre, même d'aucun prétexte à vous ſuppoſer capable d'avoir jamais voulu bien faire. On y verra un hypocrite, d'eſpece nouvelle, qui n'a pas été ſeulement mû par une utilité d'en impoſer, mais par le plaiſir même d'en impoſer.

Cette promeſſe paroîtroit avec raiſon, celle d'un extravagant, ſi je n'y ajoutois encore celle-ci: c'eſt que chacun de vos crimes y ſera prouvé par une piece originale & authentique.

Vous devez ſentir combien le nombre de ces pieces doit être immenſe. Hé bien ! les neuf dixiemes ſont écrits de votre main ; on les poſſede. En ceci, deux phénomenes vont paroître ; d'un côté, un méchant unique au monde ; de l'autre, un philoſophe qui, curieux d'approfondir & de calculer la méchanceté poſſible à l'homme, s'eſt attaché à vos pas, ne vous a jamais perdu de vue, & vous arrête au période du parfait développement de la raiſon, pour peindre l'exécrable modele qu'il a obſervé. Vous ne vous juſtifierez ſur rien ; & il reſtera prouvé que, dès le berceau, vous fûtes un méchant homme ; que la nature ne réprouva jamais un fils plus ingrat ; que l'hymen n'éclaira jamais ſon flambeau pour un époux plus féroce & plus corrompu ; qu'aucune famille du monde n'eut un parent plus dénaturé ; que la vertu n'eut jamais de plus grand ennemi, la patrie d'habitant plus dangereux ; les lettres, de plus vil écrivain ; la nobleſſe, de gentilhomme plus indigne de l'être ; la ſociété, d'hypocrite plus

insidieux ; l'amour, de plus lâche serviteur ; l'amitié, de frippon plus ruineux ; le sentiment, de moqueur plus effronté ; le libertinage, de fauteur plus cynique ; les loix divines, de trangresseur plus impie ; les loix humaines, de violateur plus déterminé ; les gouvernemens, de plus hardi séditieux à proscrire.

Enfin, la nature sujette à des écarts, en fit un, en créant votre ame ; l'erreur commise, elle en frémit, & autant qu'il étoit en elle, s'efforça de la réparer, en imprimant sur votre figure, sur toute votre personne, un cachet de difformité qui avertit l'honnête homme, de se garder de vous.

PLAN

PLAN

CIRCONSTANCIÉ DU RÉSUMÉ

De la vie du Comte de MIRABEAU,

OU

APPERÇU pour ſervir de notes à ſa dénonciation de l'agiotage & de pieces juſtificatives à la lettre en réponſe à cette dénonciation.

LE comte de Mirabeau, l'homme le plus laid qui ſoit dans la nature, ne fourniroit pas au phyſionomiſte LAWATER, de grands moyens de briller.

Sagacité, coup-d'œil fin, ſcience anatomique, phyſiologie, étude du cœur humain, rien de tout cela n'eſt néceſſaire pour deviner, à l'aſpect du comte de Mirabeau, qui eſt un de ces ſcélérats dont l'exiſtence prolongée juſqu'à la trente-huitieme année, eſt un phénomene civil.

Deux traits ſuffiſent pour le peindre. Il eſt nul pour le bien. Tout ce qui eſt poſſible dans le mal, eſt poſſible à lui.

Mes mille & mille études ſur ſon caractere m'ont prouvé qu'il n'en avoit point. Un vice prédominant eſt la baſe de ſa méchanceté; c'eſt l'or-

gueil ridicule de faire parler de lui à quelque prix que ce soit. Attaquez son ame de toutes les manieres, couvrez sa figure de boue, reprochez-lui tous les crimes faits ou à faire ; tout sera pour lui matiere à s'en faire un mérite, si les forfaits sont éclatans ; si pour les commettre, il lui a fallu une portion d'esprit ou d'audace. C'est précisément ce qu'il lui faut ; il dédaigneroit d'être estimé vertueux, au détriment d'une réputation de scélérats combinateur & entreprenant.

Comparez-le à *Néron*, à *Mandrin*, à *Cartouche*, à *Desrues*, c'est un compliment que vous lui ferez.

EXTRAIT

De trente-six notes sur la dénonciation de l'agiotage, écrites de la main d'un bienfaicteur du comte de Mirabeau, & après vingt-ans de bienfaits, outragé par lui.

Page 105..... dont un honnête homme ne souille pas sa plume sans quelque pudeur.

Lui honnête homme ! vous l'entendez grand Dieu ! & vous n'écrasez pas ce scélérat, réclamant & usurpant le nom de la vertu qu'il ignore ? lui qui a déchiré tous les liens sacrés aux hommes..... lui, un *Néron*, dansla classe des citoyens ; lui, qui souillé de tous les crimes, dont la seule idée fait frisonner, se glorifie lui même d'avoir quelque rapport avec ce détestable empereur, lui dont le front est le tableau expressif de

la honte & de l'opprobre, lui dont le regard faux eſt le miroir de ſon ame abominable ; lui enfin, qui paroît créé par les démons dans un de leurs momens de colere & de vengeance contre l'eſpece humaine afin qu'il la tourmente, afin qui la déshonore par ſon *eſprit infernal*, ſous la figure humaine.

L'original, d'où cette note eſt extraite mot pour mot, eſt entre nos mains.

C'eſt ainſi que s'exprime l'homme de l'univers, à qui le comte de Mirabeau a le plus d'obligations.

Un caractere qui repoſe ſur de tels principes, ne permet pas de prévoir juſqu'où peut s'étendre ſa ſcélérateſſe : toute celle que nous connoiſſons, n'eſt, pour le comte de Mirabeau, qu'un échelon pour atteindre à des crimes nouveaux & inconnus.

La péroraiſon de la lettre précédente ſera donc la diviſion que nous prendrons pour tracer la vie du comte de Mirabeau : nous allons en indiquer quelques chapitres. Cette vie formera un calepin en deux volumes, que nous réſervons aux juges de tournelle, à qui cinquante ans d'aſpect hideux, & mille regiſtres de forfaits, n'ont donné qu'une foible idée des conceptions du Comte de Mirabeau.

FILS INGRAT, MAUVAIS PERE.

Ecoutons ſon pere, le marquis de Mirabeau, écrivant à ſa bru, dame MARIE-EMILIE DE COVET DE MARIGNANE, COMTESSE DE MIRABEAU.

Il a (*le comte*) menti, inſulté, calomnié ; c'eſt ſon métier.

Quand un forcené, dont le caractere a été tâté tant de fois, ſeroit ſuſceptible d'amendement, choſe abſolument impoſſible, il s'eſt fermé toutes les portes à une réintégration quelconque, par les libelles infames & répétés qu'il a publiés contre ſon pere avec une fureur, qui ne pouvoit avoir d'objet que la fureur même, & le ſot orgueil de faire du bruit en faiſant détourner tout le monde.

De toutes parts je reçois des lettres de créanciers, de dettes les plus baſſes, d'engagemens mépriſés, de déſordres accumulés, qui ne peuvent mener loin la CATASTROPHE.

Laiſſons-le filer ſa corde....

Je ne me ſuis pas fait prier, pour prendre à tout prix les meſures néceſſaires, pour châtier mon fils, pour le contenir, pour préſerver à jamais de ſes fureurs, & ſa femme & ſon fils. A cet égard, j'ai tout fait, & perſonne ne m'a ſollicité. Mais s'agit-il d'accroître & d'aggraver ſon opprobre? on n'a pas beſoin de moi pour cela.

J'ai à aviſer & pourvoir finalement *à ma propre ſûreté*, à la vôtre, & à celle de votre enfant.

Oh! que le cœur eſt oppreſſé, de voir un vieillard reſpectable, & toujours bon pere, avouer de ſa main, ces craintes épouvantables!

ÉPOUX FÉROCE ET CORROMPU.

Ecoutons madame la COMTESSE DE MIRABEAU: elle-même donne l'eſquiſſe de cette diviſion du réſumé où les faits ſeront énoncés.

On peut fixer l'époque des ſévices (*du comte de Mirabeau*) & des mauvais traitemens, au moment même du mariage.

Il ne ſe paſſoit pas une ſeule journée, qui ne

fût marquée par quelque scene. Au milieu même des empressemens les plus affectueux, M. de Mirabeau avoit l'art de faire naître quelque discussion, qui étoit ordinairement terminée par des procédés indignes.

Par-tout où les deux époux se trouvoient, des tiers étoient témoins de quelques scenes affligeantes : la dame de Mirabeau étoit habituellement exposée à des reproches injurieux, *à des coups*, *à des outrages*, *à des soufflets*, *à des violences de toute espece. Le tems de sa grossesse ne fut pas même respecté.*

Madame la comtesse de Mirabeau méritoit-elle un tel sort ? Ecoutez ce qu'en dit son respectable beau-pere.

(*Son esprit.*) Cette jeune femme voit clair en tout, & très-clair. Si j'avois quelque vice à cacher, ou quelque défaut cher à mon amour-propre, je me tiendrois fort serré devant elle. Encore un coup, elle voit tout (*son ame*) & a d'ailleurs l'ame si sensible, si délicate & si bonne, que ce qu'elle ne sauroit voir ni combiner, faute d'expérience, elle le sentiroit. Ce n'est donc point un MATIN E'BOURIFFE', qui en imposeroit à des organes aussi fins & à une tête aussi droiturière que l'est celle-là ; mais cette jeune femme est singuliérement attachée à toute idée de devoir.

Il faut parvenir, M. le marquis (*de Marignage*), à nous mettre une fois pour tout en sûreté, & surtout madame votre fille, qui est horriblemen menacée dans des lettres interceptées.

Cette sûreté se trouva dans la réclusion du MATIN E'BOURIFFE' par ordre du roi : mais le serpent se reploya, débita mille flagorneries aux uns,

mille contes aux autres, des promeſſes à ceux-ci, du phœbus à ceux-là. On le relâche.

Le pere continue.

L'uſage qu'il fit de la condeſcendance & ſorte de ſurcis, que lui valurent ces belles phraſes, fut d'enlever madame de M..... & de SPOLIER ſa maiſon. Il n'a plus d'autre expédition à faire que d'enlever ſa propre femme pour s'en faire un otage & tirer, par elle, le parti qu'il pourra de vos biens : plus une expédition eſt folle, plus elle lui rit; parce qu'il prend cela pour de l'éclat ... Une telle maniere ne peut aller loin.

PARENT DE NATURE.

Ecoutez le comte de Mirabeau qui veut brouiller le pere & la fille, & ſe venger de tous les deux! Ecoutez ce ſcélérat!

Mon beau-pere !...ah ! je le reſpecte trop pour lui plonger un poignard dans le ſein ! ..... Mais ſi je diſois un mot....ah ! mes juges, reſpectez les ſecrets domeſtiques & croyez que vous ne connoiſſez que les moindres de mes malheurs !

Mon beau-pere eſt trompé. Ce n'eſt pas par moi qu'il ſera détrompé ; je préférerois ma perte à une telle extrémité. Mais que madame de Mirabeau oſe paroître, qu'elle profere une plainte, que cette plainte me ſoit communiquée, ma réponſe eſt prête.

Le comte de Mirabeau a déſavoué cette horrible diffamation.

Ah ! ſcélérat ! puiſque tu la déſavoues, tu l'as inventée. Je te connois bien : tu te fais gloire de

tes crimes, de tes vols, de tes parjures, du viol, de l'inceſte..... Comment n'oſerois-tu en convaincre les autres ?.... Oh ! qu'il eſt affreux de vivre, pour qui reſpire le même air que le comte de Mirabeau !

ENNEMI DE LA VERTU.

Extrait des trente-ſix notes ſur la dénonciation de l'agiotage.

Page 3. *Eclairer mes concitoyens ſur les déſordres de l'agiotage, étoit le plus grand ſervice qu'il fût en moi de leur rendre.*

Tous ceux qui le connoiſſent, en ſont parfaitement convaincus. Barbouiller du papier, dire des mots avec emphaſe, & d'un ton de prophétie ; répandre la méfiance, le trouble & le déſordre dans la ſociété entiere de la nation, & puis en tirer ſon profit, c'eſt là uniquement ce dont il eſt capable : il cherche à faire à la nation entiere, ce qu'il a fait aux familles, aux particuliers HONNÊTES, HOSPITALIERS ET CHARITABLES, QUI L'ONT REÇU DANS LEUR SEIN, qui l'ont ſecouru noblement, généreuſement, & quelquefois au-delà de leurs moyens ; &, pour toute récompenſe, le ſerpent envenimé, les a mordus.... qu'il ſoit extrait de cette ſociété, qu'il déshonore & qu'il veut troubler !

Page 5. *C'eſt la faute de mon eſprit & non celle de mon cœur.*

Que l'homme eſt bizarre ! il fait l'éloge de ce

qu'il n'a pas : lui ! un *cœur ?* lui ! *donner ſa vie ?* il n'eut jamais de cœur, que pour faire le mal. Il a toujours été *lâche :* comment ſauroit-il mourir pour le bien public ?

Page 10. *Comment ai-je été récompenſé ?*

Ingrat ! parce que l'argent a ſervi à de ſales plaiſirs, faut-il oublier le ſalaire ?

Page 12 *Mille indignes eſcroqueries.*

Quelle étourderie de prononcer ce mot !

Page 14. *C'eſt le privilege de la vertu.*

Ce n'eſt certainement pas par pratique, qu'il connoît le privilege de la vertu.

Page 16. *Elles trouveroient mieux leur place dans un greffe criminel.*

Avec ſon nom, ſoit en France, ſoit en Angleterre, où il eſt BURINÉ tout au long.

Page 124. *Punition qui n'a jamais été bravée, celle du mépris univerſel.*

Punition au contraire toujours bravée par lui, dans toutes les actions de ſa vie civile & littéraire, dans ſes achats, dans ſes emprunts, dans ſes eſcroqueries, &c. &c. &c. &c. &c.

[Il y a cinq &c. à l'original.]

O ! bons citoyens, de quel poids doivent être ces notes, lorſqu'elles ſont écrites de la main d'un bienfaiteur ?

bienfaiſteur? Et quel bienfaiſteur encore ? un militaire, homme de qualité, ſéduit, trompé, joué, baffoué, volé, pillé pendant vingt ans, par le comte de Mirabeau, d'une maniere auſſi baſſe qu'incroyable : & cet homme a ſauvé Mirabeau, de la honte, de l'infamie, de la faim, de la nudité.... O ! voyez, voyez !

Lettre du comte de Mirabeau.

Je ne poſſede dans la nature que 15 livres (quinze francs), ni moi, ni madame de Néra, n'avons plus le moindre chiffon à mettre en gages ; il m'eſt impoſſible de partir d'ici ſans payer : ce n'eſt donc pas le cas de louvoyer : veux-tu, ou ne veux-tu pas me retirer de peine ? il eſt tems de te décider, je ne réclame que les droits que me donne l'amitié, mais je la réclame au milieu de la criſe la plus cruelle. Ce que tu jettes tous les jours par la fenêtre, pour donner des dînés fous au tiers & au quart, qu'aſſurément tu n'aimes pas autant que moi, me tireroit de peine.

Je ſais que tu as voulu faire porter des meubles chez moi, mais tu vois aiſément qu'avec 15 livres, je ne les ferai pas monter : ainſi il faudroit me rendre le ſervice d'y pourvoir. Bon jour mon ami ; une réponſe cathégorique, je t'en ſupplie, car je ſuis très-malheureux.

M.

Ce 17 Juillet, au ſoir, 1784.

Songez que le 20 on a droit de me chaſſer.

P. S. Tu auras beau me dire de placer du vin de Tokai, tant que tu ne m'en enverras pas une montre : on n'achete point ſur parole ; &, j'en aurais déja vendu, ſi j'en euſſe donné à l'eſſai.

Vous voyez comme il mêle à ſes baſſes demandes, les reproches inſolens ! Sa crainte, de voir échapper ſa proie, ſe trahit : il ne ſera pas content qu'il n'ait dépouillé ſon ami ; de ſon argent, de ſes meubles ; il veut vuider ſa cave.

Lettre du comte de Mirabeau, au même.

Un des marchands de vin que je t'ai adreſſé, vient de m'écrire qu'il vouloit prendre tout ton vin de Bordeaux & de l'hermitage, & que tu as répondu, FROIDEMENT, que tu voulois vendre tout ton vin à un ſeul. Je ne puis croire ce fait, dans un moment où tu me l'offres pour derniere reſſource, & où tu ſais que dans la plus affreuſe ſituation je n'ai pas un ſou. Si cela eſt, je ſaurai que penſer de tes phraſes & de ton amitié. *En attendant, je te prie, que nous arrêtions demain au matin nos comptes, que tu me remettes les titres de mes vieilles dettes.*

Signé : MIRABEAU, Fils.

22 *Juillet* 1784.

Que dites-vous de cette profondeur de ſcélérateſſe ? menacer l'amitié même pour mieux dévorer l'ami ! Il veut arrêter ſes comptes ! & il n'a pas un ſou. Comment un ami tendre & de bonne foi

échapperoit-il à ce brigand ? Eſt-il d'amitié plus vive & plus aveugle que celle qui ſe lie par de tels bienfaits ?

Lettre du comte de Mirabeau au même.

Il eſt de fait que je n'ai plus ni colles (cols) ni mouchoirs, ni chemiſes, & pas une paire de manchettes d'été : fais-moi donc, ſi tu en as le moyen, faire une douzaine de chemiſes, au moins deux douzaines de colles (cols) & autant de mouchoirs.

Quant à couvrir mon corps, un habit de ſoie carmélite, & un frak tout ſimple, avec des veſtes & des culottes de Nanquin ou de baſin, c'eſt tout ce qu'il me faut ; choiſis un frak comme tu voudras ; pour le linge, ſi tu trouvois un hazard, cela me ſeroit abſolument égal. Pourrois-tu me procurer auſſi quelques bas de ſoie ; il ne faut pas montrer la corde, mon ami, & ce n'eſt qu'à la derniere extrémité que je t'avertis de ma miſere. Je ne ſais exactement plus même comment me montrer.

M

Ce Mardi 7

Le lecteur eſt prié d'attendre la publication de la vie du comte de Mirabeau, pour être convaincu que les lettres qu'il vient de lire, ſont les moins baſſes, les moins flétriſſantes de près de deux-cents autres que j'ai en main ; elles ſont écrites à divers amis, & par-tout, c'eſt le même jeu, le même but, les mêmes perfidies, les mêmes mots.

Si le comte de Mirabeau ne disparoît pas de l'univers connu, à l'apparition de mille & mille preuves que je lui veux offrir de sa scélératesse, je ne pourrai dire autre chose sinon que son effronterie surpasse ses crimes ; mais je ne le crois pas possible.

VIL ÉCRIVAIN, LACHE FRIPPON, &c. &c. &c.

Lettre du comte de Mirabeau.

Londres, 31 *Août* 1784.

Mon ouvrage relatif à l'Amérique, est ici dans son vrai pays, & je voudrois faire LA DOUBLE SPÉCULATION de l'y publier & d'y en imprimer la traduction pour l'Amérique. Tu vois qu'il m'importeroit de connoître un libraire honnête homme, s'il en est, & sur-tout de lui être recommandé ; car je ne me vanterai pas moi-même, & le vrai moyen de déprécier mon ouvrage, est d'aller chercher de *chalands*.

. . . . . .

Qu'il fait beau voir, après de tels aveux, le comte de Mirabeau trancher du vertueux, du généreux, du patriote cosmopolite, & sur-tout de l'homme de qualité qui annonce par-tout sa future ambassade.

Au reste, voici l'inventaire de la garde-robe de M. l'ambassadeur & de madame l'ambassadrice Neyrat, Agnès-Nérat, comtesse de Mirabeau, Van-Haren, sa noble compagne. Cet inventaire

eſt extrait des papiers de juſtice de la cour d'Old-Bailey.

Pour M. le Comte.

16. Chemiſes.
1. Culotte de Nankin.
1. Caleçon de toile blanche.
1. Vieille veſte d'été brodée.
1. Paire de ſouliers neufs.
12. Mauvais bas dépareillés.
1. Chapeau.
50. Volumes, tant brochés, que reliés.

Pour madame la comteſſe.

4. Chemiſes.
1. Paire de mitaines.
1. Chemiſe de linon.
1. Robe à l'angloiſe.
14. Serviettes.
10. Mouchoirs.
1. Vieux manchon.
1. Domino noir.
4. Jupons.
2. Camiſoles d'indienne.
2. Paires de poches.
4. Corſets.
1. Vieille peliſſe blanche.
3. Mantelets très-vieux.
2. Vieux tabliers de gaze.
1. Paquet de chiffons.

C'eſt au milieu de ces richeſſes, que le comte de Mirabeau oſe accuſer ſon ſecrétaire le ſieur Hardy, de l'avoir volé. Lequel des deux étoit le voleur ?

Lettre du comte de Mirabeau.

Je ſuis dans les angoiſes depuis trois jours, mon ami, dans de telles angoiſes, que je n'ai pu quitter que des quarts-d'heure, & que mon ſeul domeſtique a toujours été en l'air. J'ai eu de tes nouvelles : mais j'en voulois ſavoir, par moi-même, & je voulois dîner avec toi aujourd'hui, lorſque j'ai ſu que tu n'y étois pas. Patience donc, & Dieu veuille que je ne ſois pas gîté avant de te voir.

Quoi qu'il en ſoit, HARDY *deſire que je te parle des ſix louis qu'il m'a prêtés avant mon départ, & je le ſais*; mais moi qui te parle, je n'ai pas de quoi payer un fiacre, pour faire mes affaires les plus preſſées. Je ne tire pas un ſol de mes chevaux. Ma mere ne me prête pas un écu. En un mot, je ſuis dans la criſe la plus cruelle en tout ſens, & j'eſpere en toi, en toi ſeul, juſqu'à ce que cette fuſée ſoit démêlée. Bonjour mon ami.

Signé MIRABEAU, Fils.

3 *Juin* 1784.

C'étoit peu pour le comte de Mirabeau d'accuſer celui qu'il fripponnoit lui-même : il s'avoue traître & auteur d'un manuſcrit que le ſieur Hardy doit avoir volé pour le remettre au miniſtre de France. Semoncé ſur le contenu de ce manuſcrit, il balbutie, pérore, ergotiſe ; ſemoncé de nouveau, il cherche ce qu'il pourra dire, & c'eſt encore un de ces propres vols, qui lui ſert d'excuſe. Il dit que le manuſcrit volé à lui Mirabeau, eſt la correſpondance ſecrete de Voltaire & de d'Alembert.

Quel eſt ce manuſcrit ? il exiſte. M. le P..... de C..... le poſſede. Le comte de Mirabeau eſt lié avec M. de Chamfort, ſecrétaire de S. A. Il voit ce livre curieux, il le demande pour le lire ; les refus ne l'effarouchent pas ; il ſe reploie en cent manieres ; il ſurprend, il eſcroque le premier volume, rentre chez lui, le diviſe, & le fait copier pendant la nuit. Qui l'a copié, le ſieur Hardy, qui nommera tous les copiſtes.

Cette filouterie vous étonne-t-elle de la part du comte de Mirabeau ?

Extrait des trente-ſix notes.

Je ne ſais s'il eſt vrai *qu'il a toujours été commandé par le tems dans* ces ſublimes productions; mais ce qu'il y a de certain & de prouvé, c'eſt qu'il s'eſt toujours aidé des penſées, des phraſes, des recherches des autres. Un vol littéraire ne lui coûte pas plus, que d'eſcroquer un ouvrier, un marchand, un ami, auxquels il achete, auxquels il emprunte, & lorſqu'ils réclament le leur, reçoivent pour réponſe: *qu'ils me laiſſent tranquille, ſans cela je me mets à cheval ſur mon interdiction, & perdrons les frais.*

Si l'on pouvoit voir ſon porte-feuille, que de gens on y trouveroit recelés! mais il le tient bien caché, & il ne s'ouvre qu'à chaque nouvelle production, pour en tirer les ſecours auxiliaires dont il a beſoin. Voyez ſa brochure ſur la caiſſe d'eſcompte, ſur l'Eſcaut, *&c. &c.* Que de manuſcrits dévoyés, répartis & copiés dans une nuit par pluſieurs copiſtes réunis, malgré les paroles d'honneurs les plus ſacrés, de le lire ſeulement. C'eſt ainſi & à ce titre, qu'il partage avec M. l. P. d. C. l'unique collection des lettres de M. d'A. à M. d. V.

Billet du comte de Mirabeau a l'auteur de la note précédente.

J'ai reçu le mémoire intéreſſant que tu as bien voulu me faire paſſer, mon ami, & je t'en remercie. J'ai envoyé un mémoire à ta jolie dame. Tu me rendrois un vrai ſervice, ſi demain tu pouvois me prêter ton caroſſe dans la matinée. Il faut que je porte mon mémoire chez tous les membres

du bureau de M. de Beaupré. Mon caroſſe eſt briſé, & je n'ai pas de quoi prendre une remiſe.

Note en *P. S.* au bas de ce billet, de la main de celui à qui il eſt adreſſé.

C'eſt de mon mémoire de Ruſſie & de celui concernant ce qui s'eſt paſſé au camp de V..... dont il parle. Mémoire que je lui ai redemandé en vain, & qu'il prétend s'approprier d'après ce que m'en écrit ſon ſecrétaire.

Lettre du comte de Mirabeau.

Voilà mon cher..... à peu près ce que tu as deſiré pour le prince de Furſtemberg : veux-tu que j'y joigne la copie de la lettre du marquis d'Arlandes ? Mon rapporteur me garda ſi long-tems hier, que quand je courus chez Chamfort, où je ne pouvois me diſpenſer d'aller, il auroit été déja tems de retourner chez toi. Si tu y ſoupes, j'irai ſouper avec mes bons & nobles amis. Mande-moi tout de ſuite ſi tu veux la copie de d'Arlandes. Envoie-moi la ſuite du compte rendu du camp de Normandie, & le plutôt que tu pourras ton voyage de Ruſſie ; ou plutôt, le plutôt que tu pourras, conſtitue-moi ton ſecrétaire. *Vole & me ama.*

Signé MIRABEAU, F.

Ce Samedi 8.

Avec de telles reſſources, le comte de Mirabeau, non moins que Scudery, imprime un livre tous les mois. Ce filou littéraire eſt encore mieux

filou

filou pécuniaire : il a mille moyens de réuſſir ; il a toujours une maîtreſſe à produire & à faire eſcompter comme une lettre-de-change.

EXTRAIT DES TRENTE-SIX NOTES.

Il n'a plus d'amis à ſéduire, plus de femmes à duper, à déshabiller. Et la fille Nérat reconnue malade, d'ailleurs uſée par les proſtitutions auxquelles il l'a forcée dans tous les pays, notamment à Londres, pour pouvoir ſubſiſter, il faut bien qu'il écrive pour vivre, qu'il aſſaiſſonne ſes écrits de menſonges, de méchancetés, d'impudences, pour les rendre intéreſſans.

Lettre très-curieuſe du comte de Mirabeau à l'auteur de la note précédente.

Tu es bien bon, mon ami, & d'autant plus, que ma pauvre amie m'inquiette ; cette toux perſévérante la terraſſe. Mais s'il ne t'étoit pas très-incommode de faire ce bouillon chez toi, je le preférerois bien, car le pauvre ménage n'a pas une écuelle de terre. On lui ordonne des bouillons de rouelle de veau, avec du choux rouge & des navets coupés ; ſi tu peux faire faire chez toi la proviſion du jour, je l'enverrai prendre tous les matins à l'heure que tu me diras. L'être intéreſſant (*madame de Nérat*) que tu verras demain, ſi tu veux manger des cotelettes avec nous, eſt un tréſor de bonté qu'il eſt doux de poſſéder, & qu'il faut poſſéder pour le connoître. Pour ſa beauté, ces derniers huit jours l'ont abſolument flétrie ; mais

deux jours de calme & de ſanté, la rendroient rayonnante. Tire-nous de ce CAPHARNAUM, & crois que je porte tes procédés dans mon cœur.

Ce Samedi 7.

Billet du comte de Mirabeau au même.

Madame de Nérat vient de perdre une tante qui répare un peu les torts que lui avoit fait l'autre. Il lui faut une robe noire pour aller chez l'ambaſſadeur, grand juge de la nation, y faire les formalités néceſſaires. Te ſeroit-il poſſible de nous procurer à crédit, tout de ſuite, une robe de raz-de-St. Maur, car nous n'avons pas un ſou. La marchande de modes de ta femme lui donneroit auſſi quelque chiffon à crédit.....

Je n'ai que des boucles ridicules & non portables, & point de boucles de jarretieres, pourrois-tu m'en procurer une paire ? je n'ai pas un ſeul caleçon portable, fais m'en faire tout de ſuite ſix. Il me faut néceſſairement auſſi au moins une culotte noire.

M.

Ce Jeudi 7.

O ſublime Mirabeau ! puiſque l'occaſion s'en préſente, ſouffrez que je vous avertiſſe humblement d'un oubli. Les grands hommes ont la tête ſi remplie, qu'ils ne ſauroient penſer à tout. Je ſuis ſûr que ſi vous aviez propoſé à la France l'agiotage des femmes, en échange de celui des actions, cela auroit donné plus de poids à votre dénonciation ; car daignez calculer le dividende qui vous en eſt réſulté à Berlin.

Rappellez-vous que la marquise de *Fleury*, une fois en action sur la place, tendoit toujours *à la baisse*, à mesure que vous vouliez la jouer *à la hausse*; vous mîtes bien en circulation tout le plâtre & les gazes nécessaires à la faire monter; malgré toutes vos finesses & *l'estampillage* que vous lui imprimâtes, l'action vous demeura, & le dividende fut un effet au porteur, qui vous enjoignit de décamper de Berlin le plus promptement possible.

Or, d'après cette épreuve, le meilleur moyen de couler bas les agioteurs de Paris, seroit de les amener finement à l'échange d'actions que je vous propose; une fois que les femmes seroient en actions, on ne manqueroit pas de s'appercevoir, qu'en ce jeu, le dividende est très-périlleux. Les joueurs à la baisse, que vous favorisez tant, feroient leur coup, & finalement l'agiotage disparoîtroit de Paris, comme vous avez disparu de Berlin.

Filous de Paris! approchez; voici des recettes que va vous fournir le comte de Mirabeau.

Moyen de se défaire d'un domestique malade sans le payer.

La veille de votre départ, jouez cette scene: affectez une transe cruelle sur un oubli de papiers à *Bignon* ou autre part. Caressez votre domestique à qui vous devez 1400 liv. priez-le tendrement de vouloir bien monter sur un cheval, que vous ferez louer par lui-même; mandez-le, cherchez vos papiers à la hâte; dès que le domesti-

que eſt parti, décampez d'un autre côté ; la quittance ſera faite.

Moyen de voler une montre à ſon perruquier.

Quand votre perruquier vous peignera, ſaiſiſſez le moment où, en face de vous, il laiſſera pendre le cordon de ſa montre ſur vos mains ; récriez-vous ſur ſon luxe. Tirez enſuite cette montre en jouant, extaſiez-vous en admirant la beauté du bijou, en flattant le goût du coëffeur ; empruntez la montre, ſous le prétexte d'en acheter une pareille le même jour. Mettez ſubitement le bijou dans votre poche, ne le rendez plus, & vous aurez une montre.

Moyen de voler une bague.

Profitez du moment où votre ami (*l'auteur des trente-ſix Notes*), qui veut ſe défaire d'une bague, en reçoit l'offre de cinquante louis ; mettez empêchement à ce marché, en exaltant la bague, le goût du poſſeſſeur ; en feignant de vous rappeller que M. tel ou tel, en cherche une de grand prix, paſſez ſubitement la bague à votre doigt, avec promeſſe d'en rapporter cent louis ; enjolivez l'eſcamotage de grands mots ; ajoutez une décotion de flagorneries, coulez-y quelques embraſſades ; ſortez ; vendez la bague, gardez l'argent : la choſe eſt faite.

Moyen de voler un provincial.

Lettre du comte de Mirabeau.

Au nombre de mes auxiliaires tu peux compter

un jeune avocat provincial, qui n'a que 70 ou 80,000 francs de bien ; mais enfin, c'eſt quatre-vingt milles francs ; mais qui me cautionnera. A ce propos, je te dirai qu'il a paſſé à mon ordre des mandats de ſa belle-mere ſur un M. Macquéri, adminiſtrateur de ſon habitation à la Martinique ; l'un eſt échu, l'autre à écheoir à pâques : il y en a pour 1000 (mille) écus, & j'en voudrois avoir pluſieurs autres ; vois ſi tu pourrois tirer parti de cela pour le moment. Bon jour cher ami, que ton ame & ta tête ne s'endorment point.

Signé, MIRABEAU, Fils.

8 *Janvier*, 1784.

Billet du comte de Mirabeau.

Je t'envoie mon cher..... les deux mandats ſur M. Macquéri, qui te tiendront notes des vingt louis que tu as bien voulu me prêter avec l'infatigable généroſité d'*un homme qui n'eſt riche que de ſes bienfaits*. Je t'embraſſe de tout mon cœur. J'en (1) aurai pluſieurs *ai beaucoup* d'autres, ſi ceux-là réuſſiſſent.

M. F.

Ce Mercredi.

Moyen d'attraper quatre louis à un chevalier, la premiere fois qu'on le voit.

Lettre du comte de Mirabeau.

Je vous adreſſe, mon cher chevalier, un petit paquet qui vous expliquera mieux mon voyage que

(1) L'italique effacé tout noir.

les rumeurs abſurdes auxquelles il a donné lieu. Liſez-le avec intérêt, & parlez-en avec amitié!

Je vous prie, s'il eſt en votre pouvoir, de m'en envoyer une preuve, qui ne vous ſera pas long-tems à charge. Arriéré en tous ſens & ſur-tout par mon voyage, je reçois à l'inſtant un commandement de payer 70 liv., & je n'ai pas 70 ſ.; vous êtes plus voiſin de moi que . . . . . faites-moi paſſer, je vous en prie, quatre louis, que lui ou moi vous rendrons demain ſans nulle faute. J'uſe avec vous d'une confiance que je ſerois bien honoré & flatté de trouver en vous. Adieu & aimez-moi.

Signé, le comte de MIRABEAU, fils.

4 *juin* 1784.

Moyen de paſſer le tems au château d'If.

Séduiſez la femme du cantinier, brouillez-là avec ſon mari, gagnez le chirurgien, pour faire changer d'air à ce mari; pendant ſa maladie, eſſayez de faire noyer ce mari en offrant dix louis aux mariniers. Quand il eſt parti, continuez de coucher avec la femme, faites-là décamper, adreſſez-là à vos amis de la ville de GRASSE. Ayez ſoin d'empocher quatre mille francs que vous eſcamotez à la femme, qui les a eſcamoté au mari; faites réjouiſſance avec l'argent du cantinier, ne lui laiſſez que SON PETIT ENFANT: s'il revient, tombez-lui ſur le corps & battez-le bien, juſqu'à ce que les Invalides du château vous empêchent de le tuer. Cela fait, vous vous ſerez bien amuſé.

Voyez la lettre ſignée MOURET, *Cantinier du château d'If, du* 11 *février* 1775, *au greffe du parlement de Provence.*

Secret éprouvé pour aller au bal de l'opéra, quand on manque de pain.

Lettre du comte de Mirabeau, à l'auteur des trente-ſix notes.

Il peut m'être utile, & il m'eſt agréable, mon cher....., car je ne me fais pas meilleur que je ne ſuis, d'aller au bal maſqué ce ſoir ; mais maſqué. Si j'euſſe ſuivi en 1781 les chanſes que m'ouvrirent pendant l'hiver les bals d'opéra, j'aurois fait loi à qui m'écraſe aujourd'hui : ſix francs de chauve-ſouris, ſix francs de billet, & à dire vrai, le billet de ma compagne de bal ; c'eſt-à-dire dix-huit liv. ou un louis, dérangent-ils aſſez tes finances pour que je n'y doive pas penſer ? tout eſt dit, & j'ajouterai en hauſſant les épaules : *belle fantaiſie qui me paſſoit par la tête, d'aller faire le bel eſprit au bal, quand je ſuis aſſez bête pour n'avoir pas un ſou dans ma poche !* autrement j'irai & nous excuſerai tous deux en diſant : *c'eſt un billet mis à la loterie.*

Bon jour mon ami. M. F.

Ce Dimanche.

Secret pour excroquer l'argenterie de l'auteur des trente-ſix notes, en affectant les plus beaux ſentimens du monde.

Lettre du comte de Mirabeau.

Mon ami, je ne veux point de tes *plats*, qui peuvent t'ôter ton crédit, déparer tes affaires & ta

maiſon, & déplaire à ta femme ; mais tu me ſauveras le plus mortel embarras, ſi par toute autre voie tu peux me procurer quelques louis le plutôt poſſible.

Bon jour, mon cher. M. F.

Ce Mardi.

N. B. *L'argenterie fut miſe en gages.*

Moyen efficace de faire appréhender ſa mere au corps, & de ſe venger d'elle quand elle ne donne pas de l'argent.

Perſuadez à votre mere, preſſée d'un beſoin d'argent, que vous avez trouvé un prêteur. Faites-lui ſigner pour 5000 livres de lettres de change, à courte échéance, négociez-les, & diſparoiſſez. Votre mere ſera empriſonnée à coup sûr.

Extrait d'une lettre cotée B. 3. du comte de Mirabeau.

De Bruxelles le 16 Mai 1784.

Il me revient de Paris, des propos *lâchement* bas & perfides . . . . . voilà des gentilleſſes de mere. . . . . *Donnez-lui encore cinquante louis, lui diſoit magnifiquement l'abbé ; il eſt généreux M. l'abbé, & ſon encore eſt plaiſant* . . . . . je voudrois qu'elle (ſa mere) ne tint pas des propos qui compromettent très-ſérieuſement madame de Nérat, & qui peuvent très-aiſément me forcer à faire un MANIFESTE contre ma mere, qui ne ſeroit ni à ſa louange ni à celle de ſes ENTOURS.

Moyens

Moyen infaillible de ſe jouer de tous les ſentimens, de ne pas faire grande dépenſe d'eſprit, de montrer la noirceur de ſon ame, & le ridicule de ſon orgueil, & d'exprimer dans une ſeule phraſe le comble de la perfidie & de la ſcélétareſſe.

Lettre du comte de Mirabeau à l'auteur des trente-ſix notes, avec ratures.

A Lyon 4 Février 1784.

POURQUOI te plains-tu de moi, mon très-cher ?..... je t'ai écrit d'Auxerre, le jour même de mon départ, & d'Autun le lendemain. Très-probablement les ſervantes de cabaret ont fait une ablution de ma lettre. Tu as reçu celle de Lyon, parce que je l'ai miſe moi-même à la poſte. Je ſuis parti parce que j'ai dû partir. Je ne te l'ai pas dit, parce que je n'ai pas dû te le dire ; ce n'eſt point manque de confiance. Tu as trente titres plus forts les uns que les autres pour mériter la mienne : c'eſt honneur ; & tu en conviendras. Au reſte, je comptois être abſent dix jours & faire reſſource ; je le ſerai un mois, & je réuſſirai. L'ami qui me tire de l'embarras où je ſuis, & qui ne pouvoit que devenir plus cruel par mon voyage, dès que mon voyage ne ſeroit pas fructueux, eſt tombé ſérieuſement malade ; & je me ſuis vu au moment de réunir à une perte très-ſenſible, celle d'un ſecours très-indiſpenſable. Il eſt hors de danger ; mais je me vois forcé de lui

consacrer quelques jours encore, parce qu'enfin c'est bien le moins de faire les affaires de celui qui se met en quatre pour faire les nôtres, & de soigner sa convalescence.

Je t'écrirai d'Auxerre, de prendre mes chevaux & de renvoyer mon cocher. Si tu n'as pas reçu ma lettre comment du moins ne t'es-tu pas cru assez maître chez moi pour l'ordonner, sur-tout toi alimentant ces animaux à qui j'ai de l'argent, & la belle . . . . pouvant en avoir besoin?

Je crois & je vois que mon départ a dû faire une censation. On m'a dit à la Bastille, BASTA GOSI. Mon pere en rit, dit-on, encore; je doute qu'il rie du retour.

Ma mere me boude, mais elle m'a fait les plus beaux éloges du monde de toi. PUISSIONS-NOUS NE PAS NOUS REPENTIR TOUS DEUX DE TA FACILITÉ. Au reste, fais-lui ma cour, cela est capital. Bon jour, cher ami. Mets toi bien dans la tête que je vivrai & mourrai le plus affidé des tiens.

MIRABEAU, fils.

Lettre du comte de Mirabeau à madame sa *mere*, sans ratures.

A Lyon 4 Février 1784.

Vous m'écrivez une lettre froide & même dure, ma très-chere maman, je ne le mérite nullement. Je vous ai écrit d'Auxerre, le jour même de mon départ, & d'Autun le lendemain. Vous avez reçu celle de Lyon, parce que je l'ai mise moi-même à la poste. Je suis parti parce que j'ai dû partir. Je ne vous l'ai pas dit, parce que je n'ai pas

dû vous le dire. Ce n'eſt point manque de confiance ; c'eſt honneur, & vous en conviendrez. Quant au reproche de ne pas reconnoître votre tendreſſe, il afflige mon cœur ; mais il ne ſauroit le bleſſer. Il eſt trop gratuit, & trop injuſte. Au reſte, je comptois être abſent dix jours & faire reſſource ; je le ſerai un mois, & je réuſſirai. L'ami qui me tire de l'embarras où je ſuis, & qui ne pourroit que devenir plus cruel pour mon voyage, dès que mon voyage ne ſeroit pas fructueux, eſt tombé ſérieuſement malade, & je me ſuis vu au moment de réunir à une perte très-ſenſible, celle d'un ſecours très-indiſpenſable. Il eſt hors de danger ; mais je me vois forcé de lui conſacrer quelques jours encore, parce qu'enfin c'eſt bien le moins de faire les affaires de celui qui ſe met en quatre pour faire les nôtres, & de ſoigner ſa convaleſcence.

Je crois & je vois que mon départ a pu faire une grande ſenſation. On m'a dit à la Baſtille : patience ; mon pere en rit, dit-on, encore je doute qu'il rie du retour. Je ſupplie le bon abbé qui, lui ne me grondera point, parce qu'il ne s'abandonne pas à un premier mouvement de voir v. . . . & & de ſavoir ſi le rapport pour l'interdition eſt clos ; parce qu'auſſi-tôt arrivé, je veux faire danſer ceux qui s'égayent de mon voyage.

Non-ſeulement . . . . . ne m'envoie point d'argent, mais il me mande qu'il ne peut pas m'en envoyer. Cela m'obligera de prolonger de quelques jours mon voyage, parce que ce n'eſt qu'à un terme préfixe que je puis avoir la ſomme ſur laquelle je compte. Mais enfin, je la rapporterai ; & j'eſpere que vos affaires prendrons une fin. Je vous ſupplie de croire que vous me trouverez toujours

prêt à y sacrifier mes propres intérêts, & qu'une caresse de vous ou un mot tendre, me tiendront plus à cœur toute ma vie, que les spéculations les plus séduisantes pour tout autre. Agréez l'hommage de mon très-tendre respect ; & permettez que mon abbé trouve ici celui de ma tendre, inviolable & éternelle amitié. M. F.

Ce seroit anticiper sur les faits d'un résumé curieux, que d'exposer ici tout ce que je pourrois dire. Il me suffit d'annoncer & d'affirmer seulement que dans le nombre, presque inextricable, de piéces justificatives & décidément probantes, qui seront contenues dans la vie du comte de Mirabeau, il ne se trouve pas, même dans ce qui est écrit par lui, une phrase, une ligne, un mot, une lettre, une virgule, qui soient en sa faveur. Tout, décidément tout, prouve contre lui.

L'homme corrompu ne sauroit montrer du mépris à personne, qu'on ne lui rende avec usure.

Comte de Mirabeau. *Dénonc..... de l'Ag.* pag. 14.

FIN.